

2004

## Recensions

Catherine Marin

Réne You

Bede Ukwuije

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

Marin, C., You, R., & Ukwuije, B. (2004). Recensions. *Mémoire Spiritaine*, 20 (20). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol20/iss20/12>

This Chroniques et commentaires is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

## Nous avons lu pour vous...

**Étienne DUCORNET, *L'Église et la Chine. Histoire et défis*, Paris, Cerf, 2003, 180 p., (Collection « Histoire du christianisme — Petit format »). En annexe : Le message du pape Jean-Paul II aux participants au Congrès international : « Matteo Ricci, pour un dialogue entré la Chine et l'Occident ».**

Médecin, théologien et prêtre, auteur de nombreux écrits sur la Chine, Étienne Ducornet nous propose une analyse approfondie des trois défis auxquels l'Église de Chine est confrontée aujourd'hui, à savoir l'inculturation, la communion et la modernité, trois sujets brûlants aux racines enfouies conjointement dans l'histoire de la pensée chinoise avec ses trois composantes confucéenne, bouddhiste et taoïste et dans l'histoire du christianisme en Chine.

Après avoir rappelé combien, dans l'empire chinois, les religions devaient être soumises à l'ordre social pour

assurer l'équilibre cosmique, l'ouvrage retrace les grandes étapes de l'arrivée du christianisme en Chine depuis la présence nestorienne sous la dynastie des Tang, les différentes ambassades des frères mendiants au Moyen Âge, suivies par l'arrivée des jésuites au XVI<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la rupture provoquée par la trop célèbre Querelle des Rites qui brise l'élan chrétien au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Après la promulgation du décret *Ex illa die* en 1715 confirmé par *Ex quo Singulari* en 1742 interdisant les rites chinois, le christianisme devient une religion subversive soustrayant, selon les autorités chinoises, les chrétiens chinois à la soumission à l'empereur, position aggravée par l'inquiétude venue de l'implantation conquérante des Européens en Asie.

La signature des Traités dits « Traités inégaux » en 1842, exacerbe cette vision du christianisme dans la mesure où cette religion est assimilée à l'intervention diplomatique, militaire et commerciale des Européens : le christia-

nisme est considérée alors comme la religion de l'étranger, un instrument au service de la colonisation. La révolte des Boxers, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en est la manifestation violente.

Cette situation ambiguë de l'Église de Chine toujours qualifiée de mission au début du XX<sup>e</sup> siècle, se prolonge jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale, malgré l'intervention du père Lebbe qui tente de sortir l'Église chinoise de « l'europanisme missionnaire » et lui donner plus d'autonomie. Il faut attendre cependant 1946 pour voir s'établir une hiérarchie épiscopale réellement chinoise avec la division du pays en 137 diocèses et la nomination de trois archevêques : Pékin, Nankin et Nanchang.

Mais la prise de pouvoir par Mao en 1949 empêche l'Église de Chine d'asseoir solidement cette nouvelle organisation, forçant les chrétiens à une indépendance totale à l'égard de toute nation impérialiste, y compris le Vatican.

Les missionnaires étrangers sont alors expulsés et, en 1957, l'Association patriotique des catholiques chinois est créée, seule structure catholique reconnue, impliquant la répression contre ceux qui refusent de l'intégrer, répression qui s'accroît dramatiquement sous la Révolution culturelle. Une reprise de l'activité religieuse ne pourra apparaître que sous le gouvernement de Deng Xiaoping.

S'appuyant sur cette analyse historique, Étienne Ducornet entreprend alors l'examen des relations entre

l'Église et l'État aujourd'hui. Le gouvernement qui affirme « protéger » la liberté religieuse, s'en tient à la fois à la tradition chinoise confucéenne et à la doctrine marxiste : la religion doit se conformer à l'ordre politique établi, tout en spéculant à long terme sur l'extinction de la religion dans ce cadre de liberté conditionnelle.

Face à cette position des autorités chinoises devant le fait religieux, l'auteur relève trois défis que les catholiques chinois, qu'ils soient membres de l'Association patriotique catholique ou qu'ils soient restés fidèles à Rome, doivent affronter en urgence pour résister à cette volonté politique d'élimination.

*Le défi de l'inculturation.* Pour l'auteur, la première urgence est de construire une théologie chinoise qui, dans ce contexte socialiste et de séparation avec Rome, « renouvelle la relation entre culture et foi » et favorise la formation d'une pensée chrétienne chinoise originale s'intégrant dans la culture du pays, marquée par les pensées de Confucius, Laotzi et les principes bouddhistes chinois.

*Le défi de la communion.* Cependant, cette nouvelle approche théologique doit respecter l'exigence des chrétiens chinois de suivre de façon très rigide les normes de l'Église de Rome, par crainte de former une Église locale qui n'entre pas assez dans l'universel. On ne veut pas se particulariser du fait de l'éloignement de Rome, alors que en Occident, depuis Vatican II, on accepte les particularités. Complexité d'une

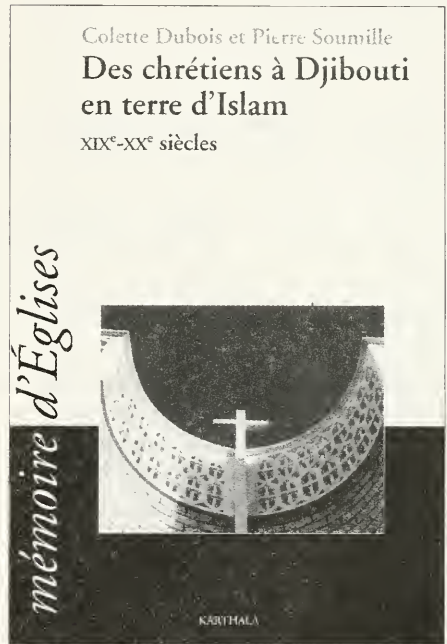
situation présente qui favorise cependant le rapprochement lent mais réel des deux églises, officielle et souterraine, qui souhaitent rester en communion avec le successeur de saint Pierre. L'auteur nous livre l'état de ce dialogue délicat qui s'est noué entre Rome et les deux Églises pour étudier les nombreux sujets de division et de discorde, en particulier le problème des évêques nommés par le gouvernement chinois.

Le *défi de la modernité*. La modernisation accélérée de la Chine a créé d'autre part une déstabilisation morale et sociale, qui a montré que « le mythe confucéen de l'éternel retour aux splendeurs de la Chine résiste mal à la vague de progrès ». En réaction au vide spirituel de la modernisation, l'auteur constate un retour au religieux. Mais pour répondre à cette attente spirituelle nouvelle, l'Église de Chine se doit de résoudre le problème de la formation intellectuelle et spirituelle des séminaristes, des religieux et religieuses et combler au plus vite « le fossé » entre l'Église de Vatican II et l'Église de Chine qui manque cruellement de formateurs.

Tirant les conclusions de cette situation délicate de l'Église de Chine, Étienne Ducornet émet le vœu qu'ayant réussi à surmonter ces trois défis, elle devienne « un jour une source incomparable de la vie de l'Église » universelle, le cœur du royaume des Cieux.

*Catherine Marin*

**Colette DUBOIS et Pierre SOUMILLE, *Des chrétiens à Djibouti en terre d'Islam* (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), Paris, Karthala, 2004, 24 cm, illustrations, graphiques, cartes, 373 p. (Préface de Claude PRUDHOMME) (Collection *Mémoire d'Églises*).**



En parcourant ces 373 pages de l'histoire des chrétiens à Djibouti, le lecteur se surprend à penser qu'il observe un « échantillon » des territoires d'expansion de la mission chrétienne au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle. Il est rare, en effet, de trouver un « spécimen aussi intéressant », comme diraient les scientifiques, où se trouvent réunis dans

une aire aussi exiguë les avancées et les reculs, les succès et les échecs, les joies et les difficultés de la mission chrétienne de 1840 à nos jours, dans un contexte tout à fait particulier comme ont bien su le montrer les auteurs de cette « mémoire d'Églises ». Il convient, au passage, de noter ici, la justesse de ce pluriel, « d'Églises », puisque, après la saga parfois agitée de la mission catholique, une cinquantaine de pages sont consacrées à la non moins dynamique Église protestante, présente à Djibouti depuis seulement un demi siècle.

Comme on ne manque pas de le relever, lorsque on aborde aujourd'hui l'histoire de l'évangélisation au XIX<sup>e</sup> siècle, ces aires géographiques ont souvent déjà à leur actif une longue histoire religieuse : réussites ou échecs d'implantations chrétiennes, réussites ou échecs d'implantations musulmanes. Tel est l'objet, pour l'ensemble de la Corne de l'Afrique, du premier chapitre du présent ouvrage. Dans cette région, en effet, « coexistaient, depuis plusieurs siècles, croyances animistes et religions monothéistes : le christianisme orthodoxe monophysite d'Éthiopie, lié à celui d'Égypte, l'Islam qui, arrivé de l'Arabie voisine, s'est installé sur les côtes et dans certaines régions de l'intérieur, le judaïsme des Falachas ». Il convient de noter aussi quelques fougueuses tentatives de l'Église romaine, du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour prendre pied dans cette région orientale de l'Afrique.

Malgré tout, le paysage paraît relativement serein jusqu'à l'arrivée du

« cyclone » qui, autour des années 1880, va s'abattre sur le nord-est de l'Afrique : une violente agitation politico-religieuse qui bouleverse les frontières et que nous résumons avec justesse nos auteurs. Diverses tentatives catholiques, soutenues par l'engouement populaire européen en faveur des missions lointaines encouragées par la Propagande, vont permettre l'implantation, à partir de la Mer rouge, de centres missionnaires dans cette région que l'on appelait alors l'Abyssinie, puis la création de la Préfecture apostolique d'Abyssinie qui sera, elle-même rapidement divisée en deux vicariats : le vicariat apostolique d'Abyssinie et le vicariat apostolique des Galla. C'est dans cet espace que la France, alors en compétition coloniale avec le Royaume-Uni qui occupe déjà Aden sur l'autre rive du détroit de Babel-Mandeb, se taille un territoire autour du golfe de Tadjourah dont le centre sera d'abord Obock, puis Djibouti. De cette « convergence de synergies » (p. 51), vont naître des relations tantôt tumultueuses tantôt sereines entre les autorités françaises, plus tard djiboutiennes, et les Églises.

La rigueur du climat, jusqu'à 55 degrés de mai à septembre, les caractères bien trempés des gouverneurs et des responsables religieux, la fougue apostolique des instituts masculins et féminins qui ont édifié ces Églises (et ces églises), au sens le plus large du terme, les événements politiques, en particuliers les luttes anticléricales, qui soulèvent les passions de la lointaine métropole et dont le flux et le reflux



viennent battre sur la côte des Somalis, les deux guerres mondiales qui dévastent ou renforcent les effectifs missionnaires, les crises qui agitent la population musulmane largement majoritaire, ce sont autant de facteurs qui expliquent les succès et les revers des Églises catholique aussi bien que protestante.

La richesse de la documentation rassemblée par les auteurs permet de mieux comprendre les tenants et les aboutissants de l'évolution de la pensée missionnaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup>, depuis la tentative d'annonce directe de l'Évangile au dialogue inter religieux avec la permanence toujours sous-jacente, de la préoccupation du bien-être de l'homme surtout à travers l'enseignement, les services de santé et l'accueil des réfugiés.

Comme c'est le cas dans beaucoup de pays où l'islam est nettement majoritaire, et comme ici religion d'État, la communauté chrétienne, qu'elle soit catholique ou protestante, se fait discrète, refuse tout prosélytisme, mais ne renonce pas pour autant à témoigner de l'Évangile. Bravo au photographe et à Bénédicte Nemo à qui nous devons l'image de couverture (qui fait un peu oublier celle vraiment mal choisie de Mgr Gagnon au cœur de l'ouvrage) : un solide croissant et une frêle croix blanche, l'un et l'autre maintenant fermement enracinés dans le sol de Djibouti. C'est, semble-t-il, l'effet recherché par l'architecte de la cathédrale (p. 169). Puisse ce symbole

exprimer, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, le désir profond de rencontre et de dialogue, rendu possible par les acteurs de cette histoire maintenant connus ou restés anonymes, entre chrétiens et musulmans de la République de Djibouti.

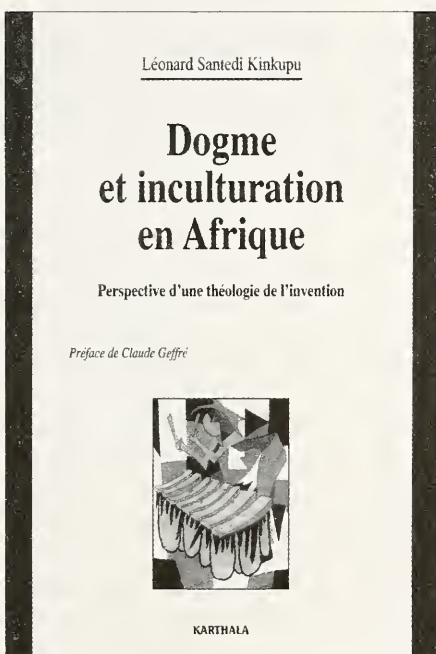
*René You cssp*

**Léonard Santedi KINKUPU, *Dogme et Inculturation en Afrique. Perspective d'une théologie de l'invention*, Paris, Karthala, 2003, 24 cm, 222 p. (Collection Chrétiens en liberté).**

Ce livre est une grande contribution non seulement à la théologie africaine, mais aussi à la théologie contemporaine en générale. Comme l'indique le titre, Léonard Santedi Kinkupu, actuellement Doyen de la Faculté théologique de Kinshasa, cherche des repères épistémologiques pour une nouvelle inculturation des dogmes dans un contexte culturel particulier, un souci porté par tous les théologiens aujourd'hui.

L'auteur part d'un constat : aujourd'hui, la distance accrue entre les témoignages de la tradition et notre situation culturelle fait que les dogmes ne sont pas immédiatement compréhensibles et sont même considérés comme obstacles à la foi. Le problème se dédouble dans le contexte africain du fait de la distance entre les cultures africaines et la culture gréco-romaine et occidentale dans laquelle les dogmes ont été élaborés.

D'où la question : ne faut-il pas inclure la réception des dogmes dans des contextes culturels particuliers comme partie intégrante de la définition même des dogmes, ce qui ouvrirait la voie à une « réappropriation créatrice des dogmes » dans le contexte culturel africain, ou ce que l'auteur appelle une « théologie de l'invention » ?



L'argumentation se déploie en trois sections. La première retrace les différentes acceptions de la notion de dogme dans l'histoire de l'Église depuis l'antiquité, avec une intention parti-

culière à deux moments sensibles : le Concile Vatican I et la crise moderniste. On apprend que, pour faire barrage aux modernistes, Vatican I a défini le dogme comme présentation expresse et définitive, par l'Église, d'une affirmation et une vérité révélée. Du coup, on majore l'importance du magistère et on occulte des définitions ultérieures du dogme : l'Église ancienne (*regula fidei, kérygme, symbolium*), les médiévaux (*fides catholica, articulus fidei*). Soucieux de trouver une nouvelle expression pour la foi qui tienne compte de la transformation de l'esprit humain produite et révélée par les développements des sciences, les modernistes, Alfred Loisy, Maurice Blondel, Lucien Laberthonnière, Édouard Le Roy ont cherché à soumettre le dogme à la critique historique. Du coup ils ont posé la question du rôle du dogme dans la vie du croyant. Avec eux, on passe de la question de l'autorité du dogme à celle du sens du dogme pour la foi. La vérité n'est plus conçue comme la vérité en soi mais la vérité pour nous.

La deuxième section examine les prises de position de divers magistères de l'Église sur le dogme, en s'arrêtant tout particulièrement sur le décret *Lamentabili Sane Exitu* (1907) et l'encyclique *Pascendi dominici gregis* (1907). Ces documents, souligne l'auteur, condamnent les modernistes et reconstruisent un système doctrinal par le souci de préciser les vérités que les croyants doivent croire et d'assurer les croyants de l'autorité de la Révélation et de l'Église. Il a fallu attendre Vatican II

pour retrouver l'historicité des dogmes avec une conception renouvelée de la Révélation. La révélation n'est pas communication extrinsèque des vérités à croire mais communication de Dieu à l'homme en Jésus Christ, événement qui se produit dans l'histoire des hommes. Cela permet de tenir compte aussi de la réception de la vérité par les fidèles.

La troisième section traite de la réception des dogmes dans le christianisme africain. L'auteur cherche à tirer profit des ouvertures de l'herméneutique moderne pour plaider pour une inculturation des dogmes en Afrique qui ne soit pas une simple répétition des vérités à croire mais une réinterprétation, voire une reformulation du contenu même du dogme.

Tout au long de ce parcours, l'auteur affirme une thèse qui peut se formuler comme suit : les modernistes, repris et corrigés par l'herméneutique moderne, nous ont légué un nouveau paradigme théologique : la pratique chrétienne comme lieu de production de sens et donc de connaissance authentique. Il faut donc accepter que le sens, produit par la praxis chrétienne, dans un contexte donné, participe à la réélaboration du dogme. La tâche des théologiens africains est alors l'inculturation du langage de la foi : faire advenir de nouveaux langages qui disent la foi en Jésus Christ avec la sémantique et la syntaxe des langues africaines. Cela loin de mettre en danger le dogme ne pourrait que l'enrichir.

Cette thèse a trois avantages. D'abord, elle rejoint la grande intuition

du Vatican II, qui reconnaît le caractère à la fois historique et définitif des dogmes, et confirme la réception des dogmes par les fidèles comme critère de vérité.

Ensuite, elle permet de sortir de la crise déclenchée par les modernistes. Les modernistes récusaient l'extériorité du vrai affirmée par le concile Vatican I et le magistère antimoderniste. Ils rejetaient aussi la primauté de la théorie dans la théologie spéculative traditionnelle pour affirmer la pratique comme lieu de connaissance authentique, lieu de production de sens des vérités de la foi et aussi de leur vérification.

Enfin, la thèse de ce livre ouvre la voie à la possibilité de diverses expressions du mystère de la foi. L'inculturation, que l'auteur appelle de tous ses vœux, n'est pas tant un effort d'assimilation que d'explicitation des paroles fondamentales de la foi. D'où son appel aux théologiens africains à renforcer ce travail de l'inculturation en Afrique, en tirant profit des apports de l'herméneutique pour dépasser de simples répétitions et translittérations et expliciter les dogmes de manière qui fasse sens pour les Africains.

Encore une fois, si ce livre porte le titre *Dogme et inculturation en Afrique*, il faut souligner que sa portée dépasse le cadre de l'Afrique. Les questions soulevées et les pistes de solutions proposées concernent l'ensemble de la théologie contemporaine et de l'Église universelle. De plus, les outils rassemblés, analyse historique, linguistique et théologique, peuvent rendre service aux



chercheurs en dehors du cercle de la théologie, d'autant plus que le livre se laisse lire aisément de par la clarté de l'argumentation.

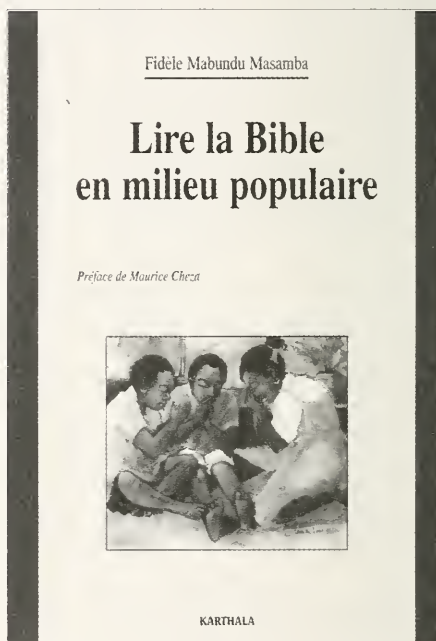
*Bede Ukwuije cssp*  
*Institut catholique de Paris*

**Fidèle MABUNDU MASAMBA, *Lire la Bible en milieu populaire*, Paris, Karthala, 2003, 24 cm, 376 p. (Collection Chrétiens en liberté).**

Comment initier des gens simples à la lecture de la Bible ? Voilà la question centrale que pose ce livre.

La question est née dans un contexte pastoral précis. Prêtre du Diocèse de Matadi en République démocratique du Congo et docteur en théologie de l'Université Catholique de Louvain, Fidèle Mabundu Masamba s'est rendu compte que dans les communautés ecclésiales de base, des gens lisent la Bible sans avoir de bases intellectuelles très poussées. Cette lecture populaire de la Bible, dit l'auteur, revêt des aspects positifs : elle prend en compte la vie réelle des gens et leurs problèmes : elle révèle aussi que les gens simples peuvent faire de la théologie, surtout quand ils partagent la Parole en communauté. En même temps, le théologien y voit aussi un risque : la réduction de la Bible à un outil magique qui doit résoudre tous les problèmes des hommes et des femmes.

D'où la recherche d'un outil qui permet de réguler cette interprétation populaire de la Bible. Cet outil devrait permettre aux pasteurs à la fois d'instruire les croyants sur la Parole de Dieu et de les éduquer à une vie engagée en vue d'un changement collectif.



À partir de là, l'auteur propose une démarche en trois temps : l'observation de ce qui se passe sur le terrain (*la place de la Bible dans la pastorale du Diocèse de Matadi*), prise de distance en tenant compte des normes d'interprétations de la Bible et des expériences qui se passent dans d'autres pays (*des*

*approches bibliques en milieux populaire*) et enfin, retour sur le terrain pour l'enrichir des apports de la prise de recul (*pistes pour une pratique de la Bible dans la pastorale en Afrique*).

On peut dire que le deuxième temps de cette démarche constitue le point fort de la réflexion. L'auteur y étudie des méthodes de lecture mises en œuvre dans d'autres pays : au Brésil par le Centre d'Études Bibliques en lien avec les Communautés de Base, au nord Cameroun par l'exégète catholique français Yves Saout, en Suisse par le pasteur de l'Église Réformée, Hans-Ruedi Weber et en Belgique par le centre Cardijn qui forme des prêtres du milieu ouvrier. L'auteur fait voir des traits communs à toutes ces méthodes. D'abord la Bible n'y est pas considérée seulement comme histoire du passé, mais aussi comme une mémoire de la vie présente. Ensuite, la lecture vise l'homme concret tout en prenant pour clef la rencontre du Dieu libérateur en Jésus-Christ. De plus, elle se fait en communauté et accorde une place importante à l'oralité et au langage populaire des gens. Enfin, ces méthodes de lectures permettent aussi de comprendre la place des exégètes dont le rôle est de permettre une compréhension juste et respectueuse du texte.

Même si ce livre vise un milieu populaire en Afrique, il offre des outils qui peuvent être précieux pour les catéchistes et tous ceux qui sont chargés de l'initiation chrétienne des jeunes et des catéchumènes en France. D'autant

plus que les pistes pratiques proposées ressemblent de près au schéma « *Voir, juger, agir* » qui a fait ses preuves dans les aumôneries des étudiants et des mouvements d'action catholique pour jeunes et adultes.

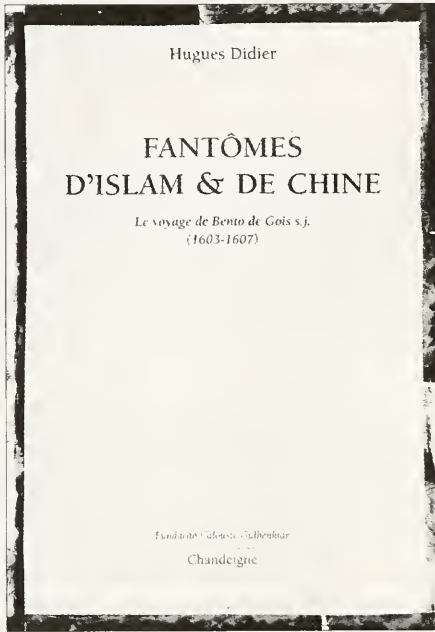
*Bede Ukwuije cssp*  
*Institut catholique de Paris*

**DIDIER Hugues, « Fantômes d'islam et de Chine, le voyage de Bento de Gois s.j. (1603-1607) », éditions Chandeigne, 2003, 20,5 cm, 351 p., carte de l'itinéraire de Bento de Gois d'Agra à Suzhou.**

Hugues Didier, auteur de nombreux ouvrages sur les missions des jésuites à l'époque moderne, nous présente dans ce livre le voyage d'un jésuite portugais Bento de Gois, parti de la cour d'Agra en 1603 pour tenter de retrouver la grande chrétienté du Cathay, que l'on continuait de situer tout contre la Muraille de Chine et de l'identifier au royaume du prêtre Jean.

Ce périple à travers l'Asie Centrale s'effectue dans des conditions particulières : ayant revêtu l'habit d'un grand seigneur de La Mecque, Bento de Gois se présente comme marchand, chef de caravane et envoyé officiel du Grand Mogol, Akbar. Maîtrisant la langue persane, la langue de l'Asie marchande, il n'hésite pas à prêcher tout en utilisant des thèmes transversaux aux deux religions, comme par exemple, le thème

de l'Ascension bien reçu par les musulmans qui entrent alors dans le deuxième millénaire de l'Hégire et s'interrogent sur la fin des temps.



Arrivé à Suzhou, à 1 500 km de Pékin, à la fin de l'année 1605, « alors qu'il était très prospère et avait un train de seize chevaux, cinq serviteurs qu'il payait, et deux jeunes esclaves qu'il avait acheté », Bento de Gois tente de contacter les pères jésuites de Pékin, en particulier Matteo Ricci, depuis longtemps informé de la venue probable

d'un jésuite provenant de la cour d'Agra.

Malheureusement, Bento de Gois tombe malade et ne reçoit des réponses de Pékin ainsi que l'envoyé de Ricci peu de temps avant de mourir en 1607. Suivra alors une période délicate pour les jésuites de Pékin contraints d'apporter la preuve aux autorités chinoises et à ses compagnons que ce voyageur était un prêtre catholique et non un prédicateur musulman.

Ce qui constitue l'originalité de ce récit de voyage est la double étude faite par Hugues Didier dans cet ouvrage : une première partie recueille les documents originaux relatant cette expédition et ses objectifs, et dans une deuxième partie, un dossier historique dresse une analyse approfondie du contexte religieux de l'Asie Centrale en ce début du XVII<sup>e</sup> siècle pour mieux comprendre toute la portée religieuse et diplomatique du voyage de Bento de Gois.

Tout d'abord, les trois types de documents de la première partie apportent trois éclairages différents à ce voyage : l'enquête indo-portugaise sur la chrétienté du Grand-Cathay présente un ensemble de témoignages chrétiens et musulmans confirmant l'existence de ce mythique royaume de Cathay : témoignages de saint François-Xavier, de musulmans rapportés par le petit-neveu de ce missionnaire Jeronimo Javier ; puis, quelques lettres de Bento de Gois lui-même complétées par celles de Matteo Ricci nous livrent les étapes importantes de ce voyage sur la Route

de la Soie, mettant l'accent sur la difficulté de se montrer musulman tout en conservant certains signes chrétiens comme « une croix sur sa poitrine, l'autographe et le nom du révérend père général sur ma tête, sous mon turban ». Il est intéressant de noter les nuances ou rectifications apportées par Matteo Ricci pour ne pas heurter le lecteur d'Europe : le déguisement du voyageur, par exemple n'est plus celui d'un marchand musulman mais d'un marchand arménien.

Enfin, l'enquête de Matteo Ricci sur la chrétienté du Grand Cathay à partir des témoignages confucéens, juifs et musulmans de Chine qu'il a recueillis ou observés et les éléments para-chrétiens présentés par les traditions chinoises, tend à démontrer qu'en ce début du XVII<sup>e</sup> siècle, selon lui, « le christianisme est déjà trois fois inscrit dans le paysage culturel et religieux chinois ». Le jésuite de Pékin met en évidence les vestiges de l'ancienne Église de Babylone, les nombreux emprunts, assez éclectiques que, d'après lui, le bouddhisme aurait faits au christianisme originel et la constatation des puissantes affinités existant entre religion révélée et religion naturelle « dont le confucianisme lui semble être la plus belle manifestation ».

La deuxième partie intitulée « dossier historique », explique comment ce mythe d'un grand État asiatique chrétien s'appuie sur deux réalités de l'histoire religieuse d'Asie Centrale : la vision musulmane des religions non-musulmanes qui tend à identifier le bouddhisme à une

forme asiatique du christianisme, d'où les confusions dans les témoignages musulmans rapportés au petit-neveu de François-Xavier sur l'existence d'un christianisme actif en Asie ; d'autre part, la diffusion effective jusqu'en Chine d'une forme moyen-orientale, plus précisément mésopotamienne, du christianisme dès les premiers siècles après Jésus-Christ.

L'auteur en retire trois thèmes de réflexion autour de la relation entre musulmans et bouddhistes en Asie Centrale tout d'abord, de l'histoire de l'itinéraire du christianisme de Babylone à la Grande Muraille portée par les voyageurs et les marchands et enfin, de la rencontre par Bento de Gois de trois formes d'islam peu connues des Européens de l'époque, la nord indienne dans l'empire du Grand Mogol, la turco-iranienne plus humble, selon l'auteur, que celle rencontrée par les Portugais en Méditerranée, la chinoise fortement influencée par Confucius et Lao-Tseu adoptée par les marchands de la Route de la Soie. Réflexions qui attestent combien ce voyage de Bento de Gois s'est effectué à une période « exceptionnellement faste aussi bien dans l'histoire de l'islam que dans celle de l'Église catholique », grâce à la porosité des frontières à l'intérieur de l'Asie favorisant la connaissance, le dialogue et l'interpénétration des religions et civilisations, tout en conservant et protégeant l'identité respective de chacune.

*Catherine Marin*  
*Institut catholique de Paris*



# *Mémoire Spiritaine*

a déjà publié :

- n° 1 De l'importance des Ancêtres pour inventer l'avenir... (1995/1), 160 p.
- n° 2 Renouveau missionnaire et question de l'esclavage (1802-1848). (1995/2).
- n° 3 1845-1846 : un moment-clé pour la mission. (1996/1), 160 p.
- n° 4 Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain. (1996/2), 160 p.
- n° 5 Irlande, Nigeria central, Canada : affrontements de cultures. (1997/1).
- n° 6 1830-1850 : Ozanam, Libermann et d'autres : la Bonne Nouvelle aux pauvres. (1997/2), 184 p.
- n° 7 De l'abolition de l'esclavage à la colonisation de l'Afrique. (1998/1).
- n° 8 Mort et résurrection : le « Saint-Cœur de Marie » et le « Saint-Esprit » en 1848. (1998/2), 160 p.
- n° 9 L'esclavage, négation de l'humain. Colloque du Centre Saint-Louis de France, Rome, 6 et 7 novembre 1998. (1999/1), 184 p.
- n° 10 La part des femmes dans la mission en Afrique, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles (1999/2), 160 p.
- n° 11 Du mont Kilimandjaro au fleuve Congo (2000/1), 176 p.
- n° 12 Approches des cultures africaines, de Mgr Le Roy à aujourd'hui (2000/2).
- n° 13 La France, pays de missionnaires, Journée d'études du Centre Saint-Louis de France, Rome, 5 octobre 2000 (2001/1), 160 p.
- n° 14 Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique. Mgr Augouard 1894, (2001/2), 176 p.
- n° 15 François Libermann, d'hier à aujourd'hui. 1802-1852-2002, (2002/1), 184 p.
- n° 16 Trois siècles d'histoire spiritaine. Préliminaires au Colloque de Paris. 14-16 novembre 2002, (2002/2), 184 p.
- n° 17 À la suite de Poullart des Places, (2003/1), 184 p.
- n° 18 Itinéraires de vocations spiritaines au XIX<sup>e</sup> siècle, (2003/2), 160 p.
- n° 19 Haïti et les spiritains de 1843 à nos jours, (2004/1), 168 p.

**Diffusion au numéro : Éditions Karthala**  
**22-24, Boulevard Arago 75013 Paris (France)**  
**16 euros le numéro (port compris).**